

Discours 4

Puisque, pères et frères, vous lisez, de notre père saint Syméon Studite, les écrits divinement inspirés (qui reflètent) ses actions sublimes – écrits que ce (saint), pour le profit d'un grand nombre, a mis au jour sous la motion de l'Esprit divin -, entre autres pratiques extraordinaires, en voici une que, de la façon la plus nette, comme il avait observée inviolablement toute sa vie, il écrivit et enseigna en ces termes : «Frère, ne communie jamais sans larmes.» Ce qu'entendant, les auditeurs – et ils étaient nombreux, pas seulement laïcs mais aussi moines des plus renommés et des plus illustres pour leur vertu -, étonnés de cette parole, se dirent en se regardant l'un l'autre, avec une sorte de demi-sourire, unanimement et d'une seule voix : «Alors nous ne communierons jamais plus, et nous testerons tous privés de communion !» En les entendant, moi, pauvre misérable, puis en me souvenant en mon particulier de ces personnages qui parlaient ainsi et de leurs paroles, transpercé de douleur, je pleurai amèrement, me répétant en moi-même dans la souffrance de mon coeur : «Est-ce bien vraiment leur sentiment à ce sujet et serait-ce qu'ils jugent, en leur âme et conscience, que c'est impossible, pour avoir dit ce qu'ils ont dit ? ou plutôt jugeraient-ils : *La belle affaire, de pleurer seulement au moment de la communion !* pour s'être moqués ainsi de cette parole ?» En tout cas, celui dont la grande affaire ne serait pas, chaque jour et chaque nuit, de pleurer devant le Christ Dieu, ne saurait davantage, le jour où il veut participer aux divins mystères arriver si peu que ce soit à s'affliger ou à pleurer selon Dieu et à faire couler ses larmes : oui, comment, sinon par quelque permission ineffable ou bien par hasard, en vertu d'une cause quelconque et de loin en loin, cela pourrait-il arriver à quelqu'un ? en tout cas je n'y vois rien d'étonnant, puisque beaucoup, au moment même du départ de leur âme, ont à la fois pleuré et versé des larmes – beaucoup – je ne pense pas, un tout petit nombre, on aurait vite fait de les compter ! – Mais si c'est qu'ils jugent chose absolument impossible de participer chaque jour avec larmes aux redoutables mystères, hélas, quelle ignorance ! hélas encore, quelle insensibilité ! trois fois hélas, quelle folie leur faut-il pour parler ainsi, quelle insouciance et quel endurcissement ! Car, s'ils se jugeaient eux-mêmes, ils ne seraient pas jugés, par leurs propres paroles; s'ils avaient souci du repentir, ils (l'auraient jamais proféré ces mots : «C'est impossible;» s'ils s'adonnaient à des actions fructueuses, ils ne pourraient certes ignorer le goût d'un tel bien, d'un tel don de Dieu; s'ils possédaient dans leur coeur la crainte de Dieu, ce n'est pas seulement au moment de la participation aux divins mystères, qu'ils auraient attesté qu'on peut s'affliger et pleurer, mais pour ainsi dire à toute heure.

C'est pourquoi, désirant donner là dessus toute assurance à votre Charité, comme j'adresserais la parole à ceux qui tenaient ces propos, voici la question que je voudrais vous poser : <Dites-moi, mes bon.~ frères, pourquoi est-ce impossible?> – «Parce que, disent-ils, les uns sont aisément et spontanément portés à la componction, tandis que les autres, des coeurs durs, des coeurs de pierre, on a beau les frapper, la componction ne rentre pas. Ainsi, ceux qui sont comme cela, comment peuvent-ils pleurer et s'affliger et communier toujours avec larmes ? Même les prêtres qui célèbrent la divine liturgie non sanglante, comment peuvent-ils pleurer ?» – Alors, ce fait même qu'ils sont durs, comme vous dites, et difficiles à émouvoir de componction, d'où au juste, dites-le si vous le savez, d'où leur est-il venu ? Mais si vous l'ignorez, descendez un peu, il n'y a pas de quoi avoir honte ! de votre hauteur, et penchez vers moi une oreille bienveillante et ne dédaignez pas de l'apprendre de moi, le dernier de tous. Car il est écrit : «Si la révélation est accordée au dernier, que le premier se taise.»

«D'où vient donc, dis-tu, que l'un est dur, l'autre porté à la componction ?» – «Écoute. Cela vient de la volonté, chez l'un bonne, chez l'autre dépravée; et des pensées, chez l'un mauvaises, chez l'autre à l'inverse; et des actions, chez l'un contraires, chez l'autre favorables à Dieu. Observe, si tu veux, et tu trouveras que, de tous ceux qui ont jamais (vécu), c'est seulement pour ces trois raisons que beaucoup sont, de bons, devenus mauvais, ou de mauvais, bons. Pour quelle raison en effet – pour commencer l'énumération par le début – Lucifer est-il tombé ? n'est-ce pas par sa volonté et pour avoir consenti à une pensée mauvaise ? Pour quelle raison Caïn est-il devenu fratricide ? n'est-ce pas pour s'être, dans sa volonté mauvaise, préféré à son Créateur, n'est-ce pas pour avoir suivi ses pensées mauvaises qu'il s'est trouvé abandonné à la jalousie et qu'il commit son meurtre ? Pour quelle raison Saül cherchait-il à saisir et à tuer David, que d'abord il honorait comme lui-même, et chérissait comme son bienfaiteur ? du fait de sa nature ou de sa volonté mauvaise ? évidemment, du fait de la volonté mauvaise. Par nature, en effet, personne n'a été fait mauvais, puisque Dieu n'est pas auteur d'oeuvres mauvaises, mais très bonnes : bien plus, bon lui-même, et cela non par disposition et par volonté, mais par nature et en vérité. Enfin, pour quelle raison l'un des larrons crucifiés avec notre Maître Jésus Christ disait-il : «Si tu es le Fils de Dieu, sauve-toi toi-même; et nous avec !» et l'autre lui répliquait-il :

«Tu n'as même pas la crainte de Dieu ? car pour nous c'est justice : nous avons reçu le salaire de ce que nous avons fait; mais lui n'a rien fait de coupable ?» pour quelle raison, dis-moi, l'un prononçait-il ces paroles-ci, l'autre celles-là, et l'un fut-il justifié, l'autre condamné ? n'est-ce pas chacun par sa volonté et ses pensées, chez l'un bonnes, chez l'autre mauvaises ? car c'est par elle que l'un trouva l'incrédulité, l'autre la foi pour dire : «Souviens-toi de moi Seigneur, dans ton royaume.»

Mais laissons de côté les autres exemples – il y en a trop; et d'après ceux que je choisis de citer, sachez et apprenez que c'est par la volonté et le libre-arbitre que chacun devient, ou bien plein de componction et humble, ou bien dur de coeur et orgueilleux. Et c'est normal : soit deux hommes qui renoncent en même temps à la vie (du monde), ayant même métier, même race, âge égal – voire deux frères –, même mentalité et mêmes moeurs, je veux dire tous deux méchants, durs, sans entrailles, pleins de cruauté aimant la chair, aimant l'argent, commettant également toute espèce de mal et de méchanceté, et qui entrent en même temps dans la carrière de l'ascèse : l'un d'eux réussit à acquérir à la fois toutes les vertus, opérant par la ferveur de sa foi et de sa détermination le retranchement de tous ses vices, l'autre devient pire qu'il n'était avant sa renonciation (au monde). D'où vient donc que tous deux n'ont pas réussi à égalité dans la voie de la vertu comme ils avaient (à égalité) atteint le sommet dans la voie du mal ? N'est-ce pas que l'un des deux, avec la détermination d'une âme bonne, a supporté tous les chagrins selon Dieu, qu'en outre il s'est tenu appliqué, dès son entrée en religion et sa retraite, avec attention, aux divines Écritures, et a choisi de lui-même, spontanément, de faire le bien, imitant la vie des hommes les plus pieux et rivalisant avec eux de jeûnes et de prières, de supplications, de silence des lèvres, de componction et de larmes, de (zèle à se) priver des mets agréables et des conversations déplacées, à réprimer la fureur, la colère et les cris, endurant patiemment les injures, les tribulations, les détresses et choisissant les travaux les plus vils et les plus méprisés, recevant les ordres sans contredire ni murmurer, mais accomplissant tout de bon coeur, ambitionnant toujours la dernière place et se considérant comme le plus vil de tous; en un mot, faisant en connaissance (de cause) tout ce que nous enseignent clairement les divines Écritures, afin d'obtenir pitié et pardon pour le mal d'autrefois, et de trouver l'assurance devant Dieu ? Mais l'autre, faisant tout le contraire avec la détermination d'une âme mauvaise, est resté ce qu'il était avant d'avoir renoncé au monde : mauvais, pour ne pas dire pire qu'il n'était.

Ainsi ce n'est pas du fait de la nature comme d'aucuns le pensent, mais du fait de la volonté, que chaque homme devient, ou bien humble et porté à la componction, ou bien sec de coeur, endurci et sans componction. Quand donc en effet, dis-moi, aura-t-il la componction dans l'âme et versera-t-il une larme de ses yeux, celui qui passe ses journées ou presque à errer çà et là, sans se soucier du silence des lèvres, ni de la prière, ni de la lecture et du recueillement, mais tantôt causant à ses voisins pendant les offices – et ce n'est pas à lui seulement, mais à ses interlocuteurs, qu'il en fait perdre le profit –, tantôt persiflant et raillant les frères pieux, quand ce n'est pas le supérieur en personne ? Quand donc obtiendra-il la componction, celui qui se mêle de toutes les affaires du monastère, et pas seulement des affaires du monastère, mais de la vie de tout un chacun ? Tantôt il dit à quelques frères : «J'ai entendu hier ceci et cela»; tantôt : «As-tu appris ce qui est arrivé à un tel, le pauvre ?» et encore : «Avez-vous su le malheur d'un tel ?» – Dans ces conditions, y aura-t-il un jour où il se remémorera ses propres misères pour en avoir de la peine et verser une larme de ses yeux ? Et celui qui sort de l'office au moment de la lecture des divines Écritures et s'assied plus ou moins près pour causer avec quelques-uns, chacun à tour de rôle, lui et eux, remuant des histoires inutiles en ces termes, l'un : «Avez-vous entendu ce que l'higoumène a fait à tel frère ?» et l'autre : «Alors, si je vous dis ce qu'il a fait à un tel, le pauvre, qu'allez-vous dire ?» Celui qui, avec de telles conversations ou d'autres pires, occupe les autres et se laisse occuper à de tels bavardages, quand donc arrivera-t-il à prendre conscience de ses propres manquements et pleurera-t-il sur lui-même ?

Oui, quiconque ne se montre pas attentif aux paroles divinement inspirées, ne met pas une porte à ses lèvres, ne détourne pas son oreille d'écouter la vanité et oublie la suprême plaidoirie et le redoutable tribunal du Christ, et comment nus et dépouillés nous devons tous comparaître devant lui et rendre compte de notre conduite, de quelle façon aurait-il vécu plus de cent ans sous l'habit monastique – pourra-t-il bien trouver une larme et éprouver pour lui-même une affliction brûlante ? Comment celui qui réclame (toujours) le premier rang, pour sa place à l'église, pour sa place à table, celui qui pour des motifs analogues est toujours à se disputer et à se chagriner, comment aura-t-il jamais du chagrin pour son âme et pleurera-t-il amèrement devant Dieu ? Et celui qui invoque des excuses dans ses péchés, protestant de son manque de forces – alors qu'il est fort, vigoureux, jeune – quand on se tient debout à l'église, se comparant à ceux des frères les plus pieux qui ont beaucoup travaillé et vieilli dans l'ascèse, avec ces mots : «Est-

ce que je passe après tel ou tel, moi ? parce que celui-là, il a sa place pour s'appuyer et il la reprend chaque fois qu'il sort en s'assimilant à ces hommes, lui qui peut-être ne mérite même pas la place du bas –, quand donc prendra-t-il conscience de sa propre infirmité, pour gémir du fond de l'âme avec la componction dans le coeur et les larmes aux yeux ? En effet, la vaine gloire qui le réduit à l'esclavage de l'acédie lui interdit désormais toute endurance, toute patience; quiconque est tombé dans cet état se rend dès lors à tous les offices avec paresse et nonchalance, sans arrêter de raconter, à ses voisins qui acceptent de l'écouter, des bêtises, des histoires de bonnes femmes. C'est ainsi que, sans en prendre conscience, bien mieux, sans rien ressentir, tout en fréquentant, avec les hommes spirituels et qui craignant Dieu, les divins offices, il en ressort sans aucun profit, sans avoir conscience du moindre changement, de la moindre amélioration survenue en lui, – amélioration que Dieu accorde à ceux qui luttent, grâce à la componction; il lui suffit, croit-il, de ne pas manquer aux offices de règle, je veux dire l'office du matin, celui du soir, et les Heures psalmodiées, un point c'est tout, pour parvenir à la plénitude des vertus et à la perfection de ceux qui se sont perfectionnés, à l'âge (adulte) selon le Christ. Oui, j'en ai connus qui, possédés par une semblable illusion, mettaient sans doute du zèle à ne pas tomber dans un pêché de la chair, en s'unissant à d'autres corps : mais fuir le mal commis en cachette ou seulement médité dans le secret du coeur était le dernier de leurs soucis et ils comptaient bien être sauvés sans rien faire d'autre, je veux dire sans prières, sans silence des lèvres, sans veille, sans continence, sans pauvreté spirituelle, sans humilité, sans charité, en assistant purement et simplement aux offices de la manière qu'on a vue. Mais il n'en va pas ainsi : Dieu ne regarde pas au visage, ni à la seule correction extérieure de la conduite, ni à nos cris, frères, mais au coeur contrit et humilié, paisible et revêtu de la crainte de Dieu : «Sur qui donc, dit-il, jetterai-je les yeux, sinon sur celui qui est doux et paisible et tremble à mes paroles ?»

Mais, et ceux qui sans juste motif vont trouver les supérieurs et leur faire des réclamations, qu'en dire ? Les uns, tous ceux qui ne se soucient que d'une soi-disant piété extérieure ou, pour mieux dire, tous ceux qui n'aspirent qu'au gain, à la gloire, aux choses présentes : «Ne sommes-nous pas dignes, nous aussi, disent-ils, révérend père, de servir le monastère et les frères ? Es-tu ce qu'il n'y a qu'un tel ou un tel qui soit digne d'assurer tel ou tel service ? Et celui-là, est-ce qu'il sait mieux que nous administrer les affaires ? Fais l'essai, si tu veux, avec nous aussi, et tu nous trouveras meilleurs que ceux-là pour mener et administrer les affaires du monastère.

Les autres, tous ceux qui, dès le premier jour de leur retraite, se sont abandonnés à la nonchalance et à la paresse, prétextant la faiblesse de leur corps, eux venus hier ou avant-hier du monde et pleins de milliers de lautos, au lieu de se soumettre, de suer et de se fatiguer à l'oeuvre de Dieu, vont, comme j'ai dit, se mettre auprès de ceux qui se sont beaucoup fatigués, et ils s'appuient. Et si un voisin leur dit : «Va à ta place habituelle, frère, et tiens-toi debout pour psalmodier à cet endroit avec les frères, tu as bien la force.» Voilà la réponse : «En écoutant d'ici, tout près, je psalmodie mieux qu'à l'endroit habituel où je suis placé.» Et si le frère ajoute encore ces mots : «Tu ne peux pas, frère, te placer ici sans l'ordre de notre supérieur,» l'autre en l'entendant s'en va tout droit demander au supérieur, en prétextant sa faiblesse corporelle et sa débilité; jusqu'il ce qu'il atteigne son but. «C'est pour entendre le premier canonarque, père, que je me place au premier rang ou au second, à côté d'un tel, dit-il,» s'égalant ainsi à celui qui s'est beaucoup fatigué. Et dès l'instant où il a atteint son but, jamais plus il ne peut se tenir debout dans le choeur. Peu à peu, voilà notre homme qui, en toute autre occasion, s'empresse de se faire compter parmi les premiers, affectant une piété extérieure, affichant un extérieur modeste, s'empressant, d'aller à la rencontre de ceux qui entrent dans le monastère, amis d'autres (moines) et gens puissants, et allant plus souvent chez les frères qu'ils visitent pour se faire connaître d'eux, sous le prétexte de tirer profit de leurs conversations et de leurs interprétations de la divine Écriture.

Il commence dès lors à parcourir le monastère, allant de cellule en cellule dire à chacun : «Crois-moi, frère, je t'aime tellement, si je ne t'ai pas vu, il me semble que je ne vis pas de la journée !» – Et si, parmi ceux qu'il va voir pour leur parler ainsi, il s'en trouve un qui craigne Dieu, celui-ci répond de la sorte : «Que Dieu se souvienne de ta charité, mon frère : que vois-tu donc de bon en moi ?» – Et le premier : «Quoi, dit-il, quelle est la qualité que tu n'as pas ? Qui donc est comme toi doux, pieux, sage, de bon jugement, sincère, et, ce qui dépasse tout, ayant des entrailles de père et pour tous un amour fraternel ?» En parlant ainsi, il vise à prendre un repas avec lui; le frère spirituel, lui, l'entretient, selon la grâce qui lui a été donnée, de ce qui regarde le salut de l'âme, et repoussant autant que cela dépend de lui toutes ses louanges, il redresse son frère. Mais s'il ne se trouve pas tel, mais au contraire charnel et instable, aussitôt il s'enfle en lui-même devant les louanges du premier et lui répond en ces termes : «Et qu'y a-t-il de meilleur que la charité, ô père et frère ? rien, en vérité. Bienheureux qui la possède !» – et d'autres paroles qu'il

sait que le flatteur recueille et qui l'excitent à faire son éloge. Ensuite, caressée pour ainsi dire par ces feintes louanges, cette tête creuse en est toute amollie; s'il est de ceux qui ont des ressources, alors il ne laisse plus partir l'autre, mais il insiste pour qu'il mange avec lui, il le régale se fait payer en louanges vaines qui se dissipent dans l'air mais entraînent pour son âme un dommage sérieux. Dans le cas contraire, après de longs et inutiles entretiens, il lui dit : «Ne me fais pas de reproches, frère : la charité m'en est témoin, je n'ai rien qui soit digne de toi, pour que tu prennes ta nourriture avec moi. Mais puisque tu es si bien disposé et plein de charité envers notre bassesse, nous allons à partir de maintenant, en commun, comme des amis, jouir à fond de ce tout ce que le Seigneur nous procurera comme nourriture et nous réjouir avec toi.» – Dès lors s'installe donc en tous deux un souci continu, ils ne cessent de chercher des moyens qui leur permettent, en se gorgeant de nourriture, de sceller et de fortifier leur pseudo-charité.

Ainsi donc, s'étant attaché à tous sous prétexte de charité, ou plutôt avec tous par les liens de la tromperie, tantôt lui invitant un autre, tantôt tel ou tel autre l'invitant à son tour, il ne manque jamais d'une table avec tous les mets à profusion, jusqu'au luxe, jusqu'à la satiété. C'est ainsi qu'il devient un porc, est enchaîné par les plaisirs et sert avec persévérance son ventre – j'hésite à dire : et son bas-ventre. C'est pourquoi, se bourrant méthodiquement le ventre avec ces collectes, et chaque jour, quand vient le soir, se retirant dans sa cellule après l'office de complies, il dit à son second : «Vois, mon pauvre, la soif m'étrange ! Prépare donc quelque chose de chaud, donne-moi à boire, soulage ma soif.» Alors l'autre, en habitué, se révèle sur-le-champ plein de dévouement, le plus actif des serviteurs, vu que lui aussi fait ripaille en même temps et boit le vin le plus fort possible, l'engloutit, sous le voile propice des ténèbres. Et après avoir bu une fois, son appétit se réveille, et comme insensiblement égaré par la douceur des mets, sans s'en apercevoir, il se bourre, se fait un ventre lourd, indocile, qui ne suit pas l'élan de l'âme. Alors sa pensée lui dit : «Renvoie ton second, et debout, fais ta prière accoutumée.» Mais l'autre pensée réplique et lui dit : «Et comment peux-tu te mettre debout, rempli comme tu es et chargé ? Couche-toi un peu, aide la nature à faire passer la nourriture, et lève-toi avant l'office : à ce moment-là, oui, ayant le corps alerte, tu prieras bien.» Il écoute cette pensée, il tombe, il s'endort, et s'il se réveille, dit au lieu de se lever : «C'est bien tôt, je vais dormir encore un peu.» Et pendant qu'il prend ainsi son temps, l'office de matines arrive : alors il finit par se lever et il se rend à l'office, avec la conscience qui lui reproche sa nonchalance et sa paresse.

Le voilà donc, comme nous l'avons dit, qui va selon son habitude, et souvent, dans les cellules des amis, des pères de prédilection, il y reste tard le soir à manger, à boire, à causer avec eux : ainsi, quand il retourne à sa cellule, il devient bon à rien, pas seulement pendant la prière de vêpres, mais encore pendant l'office de matines, incapable d'imaginer comme d'accomplir le moindre acte spirituel. Mais, même dans sa propre cellule, qu'un autre vienne s'adjoindre à lui, il passe de la même façon toute la nuit, parfois même en raillant et en condamnant la vie des autres. Et cet homme demeure, tout le temps de sa vie, abîmé dans la débauche, l'ivrognerie et des soucis déshonorants.

Mais dans quelle intention ai-je raconté tout cela ? Pour vous montrer, frères, que celui qui mène une telle vie ne saurait jamais tirer une larme de ses yeux : comment pourrait-il bien faire, toujours au service de son ventre et continuellement soucieux, ni plus ni moins que les païens, de ce qu'il mangera demain et de ce qu'il boira, esclave du plaisir du gosier comme d'un maître ? Admettons même qu'il se garde de ce que nous avons dit, d'aller dans la cellule d'un autre, de recevoir un autre dans sa cellule, de s'adonner à la glotonnerie, à la boisson et aux vaines paroles, qu'il ferme sa porte et demeure dans la solitude complète à l'intérieur de sa cellule : qu'y gagne-t-il donc, si sa pratique n'est pas spirituelle et accompagnée de connaissance, mais qu'il reste assis à lire quelque chose pour l'apprendre par coeur, afin de pouvoir le redire au moment de l'office ou bien en remontrant ses amis, de façon à paraître un homme de bon jugement ? Supposons que ce n'est pas dans ce dessein, mais en vue de son profit et d'entendre la parole de Dieu, qu'il fréquente les divines Écritures; ensuite, il se lève et se tient debout pour prier – que sa prière consiste, si tu veux, en deux psaumes, trois, dix, ou cent, et les prostrations de même, autant qu'il te plaira d'en mettre; ensuite, ayant ainsi tout achevé, il se couche, un point c'est tout. Quel profit, dis-moi, lui revient-il donc d'une semblable pratique, toute seule, si le fruit de la prière et de la lecture ne vient pas aussi fleurir sur son âme grâce aux larmes du repentir ? – ce fruit qui est l'impassibilité, l'humilité acquise avec la douceur, et la connaissance accompagnée de la sagesse de l'esprit. Car, à quiconque pratique en connaissance (de cause) oeuvre spirituelle des commandements de Dieu, il est donné en proportion, sans aucun doute, d'acquérir les dites vertus, (prix) de son oeuvre et de sa peine. Mais si celui qui pratique selon toute apparence qui peine ne voit pas fleurir les dites vertus, c'est que sa pratique n'est pas selon Dieu, mais seulement en vue de plaire aux hommes : et naturellement, il manque ce qu'il y a de meilleur.

St c'est ainsi que chacun de ceux dont nous avons parlé passe tout le temps de sa vie pourra-t-il donc quelque jour trouver larmes ou componction, de la même façon que celui qui dès le début de sa retraite s'est donné sans réserve pour supporter et endurer toutes les souffrances selon Dieu, comme nous l'avons dit plus haut ? Pourra-t-il rejeter la malice, la méchanceté, la dureté de cœur que le monde a laissées en lui, et trouver l'humilité ? Jamais de la vie. Quel que puisse être celui qui juge, voire légifère ainsi, il se trompe lui-même. Pas plus qu'on ne verra le fer non rougi au feu briller de la même façon que le fer rouge, ou, par quelque autre moyen, devenir malléable, se laisser forger et être enfin transformé en quelque instrument utile, pas davantage l'homme nonchalant, paresseux, et qui traîne cette vie nuisible que mon discours a fait voir, en face de celui qui a dès le début adopté de bons modèles en obéissant aux pères spirituels et, qui mène une vie vertueuse, ne saurait lui être égale, ni jouir des mêmes dons et charismes de l'Esprit. Et c'est normal : celui qui est humble de cœur et qui a les idées plutôt humbles encore et la pense contrite, qui choisit de suivre avec plus de zèle les divines Écritures, endure toute tribulation et supporte toute épreuve, et en outre se range lui-même au nombre des plus vils – en ce sens qu'il repasse en esprit ses actions et ses vices, se fait chaque jour des reproches et se regarde comme un pécheur –, celui-là avance rapidement et c'est la grâce divine qui, lorsqu'il ne trouve pas d'homme, l'instruit de ce qui regarde son salut; il expulse peu à peu de son âme tout ce que le monde y a laissé en fait de malices et de méchancetés et les remplace par les vertus. Tandis que celui qui est plein d'impureté en même temps que de présomption, qui refuse de s'humilier devant la puissante main de Dieu et de révéler ce qu'il y a dans son cœur à un père spirituel, de s'attacher à lui, d'accomplir et de souffrir tout ce qui, conforme à la prudence, mène à la vertu et à Dieu et perfectionne l'homme selon Dieu, celui-là devient pire qu'il n'était dans le monde, l'esprit matériel revenant et habitant en lui avec les sept esprits de méchanceté. Ainsi l'un dépasse et vainc son frère entré en même temps que lui, de la même longueur que le coureur qui court librement dépasse celui qui est enchaîné et retenu par des entraves de fer; ainsi l'autre est vaincu et demeure dans ses vices précédents, voire de plus graves, faute d'avoir voulu spontanément choisir et faire le bien lorsqu'il abordait et entreprenait les combats de la vertu.

C'est pour cette raison, comme je l'avais dit tout d'abord, que la componction est fruit de la pratique et condition des fruits : bien mieux, que c'est elle la productrice et l'ouvrière de toutes les vertus, comme en témoigne toute Écriture divinement inspirée. Par conséquent, celui qui veut retrancher ses passions ou acquérir les vertus, c'est elle, avant tous les biens et avec toutes les vertus, qu'il doit rechercher à grand soin. Car, en dehors d'elle, jamais il ne verra son âme pure : et, s'il n'acquiert la pureté de celle-ci, sûrement pas non plus celle du corps. Car, en l'absence d'eau, impossible de nettoyer le vêtement souillé, et sans larmes, plus impossible encore de nettoyer et de purifier l'âme de ses taches et de ses saletés. N'invoquons pas des prétextes pernicioseux pour l'âme et vains ou pour mieux dire entièrement menteurs et bons à nous perdre, mais recherchons cette reine des vertus, de toute notre âme.

Car qui la recherche de toute son âme la trouve : ou plutôt c'est elle qui survient et trouve celui qui peine à sa recherche, et eût-il cœur plus dur que le bronze, le fer ou le diamant, à peine est-elle survenue qu'elle le rend plus mou que n'importe quelle cire. Car elle est un feu divin, qui dissipe les montagnes et les roches et les rend toutes unies et les change en autant de paradis et transforme les âmes qui le reçoivent. Car, au milieu d'eux, il devient source jaillissante, eau vivante, qui toujours danse et bondit et les arrose avec profusion, et comme d'une citerne s'écoule sur ceux qui sont près et sur ceux qui sont loin, et fait déborder les âmes qui reçoivent la parole avec foi. Car, tout d'abord, il nettoie de leur crasse ceux qui ont part à lui; ensuite il nettoie du même coup les passions et les dégrasse, en les arrachant comme des croûtes sur des blessures – je veux dire la méchanceté, l'envie, la vaine gloire et tout ce qui s'ensuit –, et mieux que cela, en courant comme une flamme qui peu à peu les élimine, en les brûlant à toute heure comme les épines et en les embrasant; c'est elle qui suscite d'abord le désir d'en être parfaitement libéré et purifié; ensuite le désir des biens réservés et préparés par Dieu à ceux qui l'aiment.

Voilà tout ce qu'avec les larmes ou plutôt par les larmes, opère le feu divin de la componction; mais sans les larmes, nous l'avons dit, rien de cela, en nous ni en personne d'autre, ne s'est jamais produit ni ne se produira. Ce n'est toujours pas par les divines Écritures qu'on démontrera qu'en l'absence de larmes et d'une componction continuelle, un seul homme une fois a été purifié, ou est devenu saint, ou a reçu le saint Esprit, ou a contemplé Dieu, ou l'a connu demeurant en lui-même, ou l'a jamais possédé habitant simplement dans son cœur, sans qu'aient précédé le repentir, la componction et, comme jaillissant toujours de source, les larmes continuelles, un vrai déluge de larmes qui nettoie la maison de l'âme, baigne celle-ci de rosée et rafraîchisse l'âme saisie et, embrasée par le feu inaccessible.

Ainsi, ceux qui prétendent impossible de s'affliger et de pleurer chaque nuit et chaque jour témoignent qu'ils sont eux-mêmes nus, sans aucune vertu. Si en effet nos saints pères prononcent cette sentence : «Qui veut retrancher ses passions, les retranche par les pleurs; qui veut acquérir les vertus, les acquiert par les pleurs», il est évident que celui qui ne pleure pas chaque jour ne retranche pas non plus ses passions, ne produit pas les vertus, même s'il a l'air, à ce qu'il croit, de les exercer toutes. Car à quoi servent, dis-moi les outils d'un art, en l'absence de l'artisan qui sache manipuler la matière et en faire un objet approprié ? Et le jardinier, que gagne-t-il, s'il travaille bien tout son jardin et y sème et plante toute espèce de légumes, mais que d'en haut la pluie ne tombe pas dessus ou qu'il n'y ait pas d'eau pour l'arroser ? rien du tout. Pas davantage, à qui exerce les autres vertus et s'y fatigue, rien ne servira en dehors de cette sainte et bienheureuse maîtresse et productrice de toutes les vertus.

Car de même qu'un roi, sans l'armée qui lui obéit, se trouve sans force à la merci du premier coup de main et n'a même pas l'air d'un roi, mais est comme n'importe quel homme – et comme, d'ailleurs, la multitude des bataillons et des armées sans leur roi ou leur général en chef, est facilement dispersée et détruite par les adversaires –, de même représente-toi le rapport de l'affliction avec les autres vertus. L'armée réunie et concentrée, figure-toi donc que ce sont toutes les vertus des débutants; mais leur roi et leur commandant en chef, c'est la bienheureuse affliction et les pleurs, par qui toute l'armée est mise en ordre de bataille, rangée en bataille, encouragée, aguerrie, fortifiée, instruite, fixée nettement au sujet de ses armes, où elle doit les prendre, comment, quand, de quelle sorte, contre quel ennemi et de quelle catégorie, selon toutes les circonstances possibles; et quels éclaireurs envoyer, quelles sentinelles placer, quelles discussions avec avec les envoyés des ennemis et avec quels envoyés – car il peut arriver, avec un simple entretien, de tous les mettre en déroule, quelquefois par le seul fait de ne pas même accueillir leurs ouvertures –, et quant aux pièges et aux embuscades ou surprises, comment et quand leur en dresser, quels soldats envoyer pour cela et en quels lieux; (tout cela) c'est l'affliction elle-même, je vous le dis, qui le règle et le précise, tandis que sans elle le peuple entier des vertus est à la merci d'un coup de main.

Pour cette raison, qu'avant tout et avec tout le reste, notre grande affaire à nous tous, frères, soit le repentir et les pleurs qui y sont joints, et les larmes qui suivent les pleurs. En effet, pas plus de pleurs sans pénitence que de larmes sans pleurs, mais les trois sont liés ensemble et l'un ne peut apparaître sans l'autre. Que personne n'aille donc dire qu'il est impossible de pleurer chaque jour. En effet, qui dit que cela est impossible, dit la même chose du repentir de chaque jour, et il renverse toutes les divines Écritures, pour ne pas dire le commandement même du Seigneur qui dit : «Repentez-vous, car le royaume des cieux est proche,» et encore : «Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et on vous ouvrira.» Car, si se repentir, pleurer et verser des larmes, chaque jour, tu dis que c'est impossible, alors être humble et toujours se réjouir et prier sans cesse, voire obtenir un cœur pur de toute espèce de passions et de pensées mauvaises afin de contempler Dieu, comment diras-tu qu'il soit jamais possible d'y réussir pour des hommes corruptibles ? tu ne voudrais pas ! Et voilà comment tu aboutiras à te voir place avec les infidèles et pas avec les fidèles. Car si Dieu, lui, a dit que tout cela était possible à réaliser pour nous et le dit et chaque jour le crie, mais que toi tu lui répliques et le contredises en disant que cela ne nous est pas possible mais impossible, il n'y a absolument aucune différence de toi aux infidèles.

Veux-tu donc ne jamais communier sans larmes ? Fais ce que chaque jour tu chantes et chaque jour tu lis : alors, le reste aussi, tu pourras l'accomplir continuellement. De quoi est-ce que je parle ? Alors, toi, tu n'en sais rien ? entends celui qui dit : «Ce ne sont pas ceux qui écoutent la loi qui sont justes devant Dieu, mais ceux qui font la loi qui seront justifiés.» Mais, pour ne pas allonger ce discours, ce sont les paroles mêmes de David – voilà de quoi je parle – que je te rappellerai : «Si je monte, dit-il, sur la couche où je m'étends, si j'accorde le sommeil à mes yeux et à mes paupières l'assoupissement et le repos à mes tempes, jusqu'à ce que j'aie trouvé un lieu pour le Seigneur, un tabernacle pour le Dieu de Jacob.» Et encore : «Il n'est point de paix pour mes os, en face de mes péchés; car mes iniquités ont dépassé ma tête, comme un fardeau pesant elles se sont appesanties sur moi. Mes plaies se sont infectées et gangrenées en face de ma folie. Je suis tombé dans la misère et la prostration jusqu'au bout, tout le jour je marchais dans l'accablement. Je suis tombé dans le mal et l'humiliation jusqu'à l'excès, je rugissais à force de gémir en mon cœur; et j'ai été comme le moineau solitaire sur le toit, je suis devenu semblable au pélican du désert : car j'ai mangé la cendre comme du pain et je mêlais ma boisson de larmes. Je me suis fatigué à force de gémir, je laverai chaque nuit ma couche, j'arroserai mon lit de mes larmes.» Et saint Jean Climaque dit aussi : «Soif et veille ont accablé le cœur; du cœur accablé

ont jailli les eaux.» Combien d'autres paroles il nous développe encore à ce sujet, l'apprendra celui qui veut se pencher sur l'ouvrage même.

Si donc toi aussi, tout ce que chaque jour tu psalmodies ou lis ou entends lire par d'autres, tu l'accomplis sans faute, de tout ton coeur, avec humilité et foi, ta vie durant, – en vérité, je t'annonce une grande joie : c'est-que, si tu persévères dans ces pratiques, ayant soif, veillant, te soumettant jusqu'à la mort et obéissant à ton supérieur sans discuter et sans dissimuler, supportant toute tribulation, injure, moquerie, calomnie, et pis que cela, les coups et les outrages des plus vils de tes frères, tout entier à l'action de grâces et sans rancune envers eux, et priant pour eux, – (alors) réjouis-toi et exulte d'une joie ineffable, car non seulement le soir et le matin et midi, mais que tu manges, que tu boives, ou souvent que tu t'entretiennes, que tu psalmodies, lises, pries ou reposes sur ta couche, ce don divin et ineffable viendra et te poursuivra tous les jours de ta vie et t'escortera en chemin et fera halte – avec toi à la halte et dans ton service servira avec toi, consolant et encourageant les peines de ton labeur. Et alors tu reconnaîtras toute la convenance et la justesse de cette parole de saint Syméon, ne pas communier sans larmes, et combien cela est possible et véritablement adapté à tous. Car ce n'est pas lui, mais par lui le saint Esprit qui a dit et écrit ces mots. Car, si nul n'est impeccable, n'aurait-il qu'un jour de vie, et si nul ne peut garder son coeur chaste, évidemment l'homme ne doit pas davantage, de toute sa vie, passer sans repentir ni larmes une seule et unique journée, autant qu'il dépend de lui : car, même s'il n'a pas de larmes, au moins doit-il les rechercher, de toutes ses forces, de toute son âme. Car, autrement, il ne peut devenir impeccable ni chaste de coeur.

Si quelqu'un refuse de coucher par terre et de veiller en repassant en esprit la multitude de ses fautes et le poids de ses chutes, s'il laisse sans soins les blessures, infectées et gangrenées par sa nonchalance et son laisser-aller, qu'ont causées le désir passionné et les inclinations invétérées qui l'amènent à l'insensibilité – c'est cela la véritable folie –, comment parviendra-t-il à prend te conscience de l'accusation et de la condamnation qui attendent les pécheurs, et pleurera-il dans la douleur de son coeur ? Soit quelqu'un qui refuse de souffrir en subissant la misère et la prostration jusqu'au bout et en marchant tout le jour dans l'abattement; en subissant le mal et l'humiliation jusqu'à l'excès, rugissant à force de gémir en son coeur, devenant comme le moineau solitaire sur un toit et ressemblant au pélican du désert; en devenant par les dispositions de son âme étranger à tout ce qui est dans le monastère aussi bien que dans le monde, sans arrogance envers les grands ni envers les petits; en se fatiguant à force de gémir, mangeant son pain comme de la cendre et mêlant sa boisson de larmes : comment pourra-t-il jamais, frères, laver chaque nuit sa couche ou arroser son lit de larmes ? Jamais en vérité, absolument jamais, pas plus qu'il ne saurait contempler en lui la réalisation de tout ceci, il ne le trouvera même dans sa prière, ni ne sera capable de préparer un lieu pour le Seigneur ou un digne tabernacle pour le Dieu de Jacob qui est le Christ Seigneur notre Sauveur et Dieu. Mais s'il ne prépare pas parfaitement d'avance tout cela, évidemment ce n'est pas avec des larmes, ce n'est pas de la façon digne et convenable, qu'il recevra en lui, en communiant, son Roi et son Dieu, ne communierait-il qu'une fois par an.

«Les choses saintes aux saints !» C'est ce que chaque jour certains disent et proclament aux autres, en le leur criant à haute voix – plutôt à Dieu que ce soit aussi à eux-mêmes – et ce que vous autres leur entendez dire. Mais alors ? A moins d'être saint, on n'est pas digne ? Ce n'est pas cela; mais celui qui ne découvre pas chaque jour les secrets de son coeur, qui ne montre pas un digne repentir pour ceux-ci et pour tout ce qu'il ignore, qui ne s'afflige pas sans cesse, ne marche pas dans l'abattement et n'exerce pas avec zèle tout ce que nous avons dit, voilà celui qui n'est pas digne. Au contraire, celui qui fait tout cela et passe toute sa vie dans les gémissements et les larmes, il est digne, tout à fait digne, et pas seulement un jour de fête mais chaque jour, et si j'ose dire de le début de son repentir ou de sa conversion, de venir prendre part à ces divins mystères. Il mérite bien l'indulgence l'homme dans cet état, prêt à persévérer jusqu'à la fin dans ces pratiques ou d'autres semblables en marchant dans l'humilité avec un coeur contrit : bien plus, c'est en vivant et agissant de la sorte qu'illuminé chaque jour en son âme, secouru par la participation aux choses saintes, il est même rapidement élevé à une purification et une sainteté parfaites.

Mais autrement, le moyen de nettoyer ou de purifier notre vase souillé et notre maison salie ? il y en a pas. Car, pour moi, je n'en ai pas appris d'autre par les divines Écritures ni au découvrir par moi-même. Car nous entendons chaque jour l'Apôtre nous dire : «Que chacun s'examine lui-même, et qu'ainsi il mange de ce pain et boive de cette coupe. Car qui mange et boit indignement le corps du Seigneur, mange et boit son propre jugement.» Et encore : «Celui qui mange et boit indignement le corps et le sang du Seigneur, est responsable du corps et du sang

du Seigneur, ne discerne pas le corps du Seigneur.» Mais si celui qui ne montre pas de dignes fruits de repentir, toute Écriture divinement inspiré le convainc d'indignité, comment donc, dis-le moi, toi, comment, sans les larmes, personne pourra-t-il jamais être purifié et prendre part dignement, autant, qu'il est en lui, aux mystères ? Car ce sont elles le premier fruit du repentir. Et de même que l'immonde flux du corps et pour ainsi dire l'union voluptueuse du cœur avec n'importe quelle passion sont comme un sacrifice que nous offrons au diable, de même à leur tour les larmes qu'il verse sont un sacrifice agréable présenté au Maître et purifient la honte de ce plaisir passionné. C'est ce que montrait David par ces mots : «C'est un sacrifice pour Dieu qu'un esprit contrit; le cœur contrit et humilié, Dieu ne le méprisera pas.» Et c'est naturel : rendue à ce point et s'humiliant ainsi quotidiennement, notre âme ne passe jamais un jour sans larmes, selon ce qu'a prononcé David : «Je laverai chaque nuit ma couche, j'arroserai mon lit de mes larmes.»

C'est donc pour cela que je vous exhorte aussi, mes pères et frères, dans votre zèle, à exercer chacun votre âme dans ces oeuvres ou d'autres semblables : c'est votre âme qui, touchée de componction et peu à peu transformée, devient une source qui fait jaillir ces fleuves de larmes et de componction. Mais si, au lieu de mettre notre zèle à acquérir cette pureté, nous décidons de marcher dans la nonchalance, la paresse et le relâchement, pour ma part, je ne dirai rien de pesant, par égard pour votre Charité, seulement ceci : même s'il arrive un jour à quelqu'un de communier peut-être avec larmes, ou bien de pleurer soit avant la liturgie, soit pendant la divine liturgie, soit au moment même de participer aux (dons) divins, mais que le reste de ses jours et de ses nuits il n'ait pas à cœur d'en faire autant, il ne lui reviendra, d'avoir pleuré une fois pour toutes, aucun profit. Car ce n'est pas ce seul fait qui nous purifie sur-le-champ et nous rend dignes, mais de nous affliger chaque jour, sans interruption, jusqu'à la mort, comme le Maître lui-même nous a prescrit de le faire : «Repentez-vous, ce sont ses termes, demandez, cherchez, frappez.» Et jusqu'à quand ? «Jusqu'à ce que vous receviez, dit-il, et que vous trouviez et qu'on vous ouvre.» Quoi donc ? Le royaume des cieux, évidemment.

Car c'est le repentir lui-même, et le repentir poursuivi sans relâche comme nous l'avons dit, jusqu'à la mort, avec peine et tribulation, qui petit à petit nous fait verser des larmes amères, par lesquelles il efface et épure la saleté et la souillure de l'âme, après quoi il nous donne un repentir pur et change en douceur l'amertume des larmes et engendre en nos cœurs une joie perpétuelle et nous permet de voir la splendeur sans déclin, – et à moins de lutter avec tout notre zèle pour nous saisir de celle-ci, pères et frères spirituels, nous ne pouvons être parfaitement affranchis de toutes nos passions, nous ne pouvons acquérir toutes les vertus, ni trouver jamais la force de participer dignement et avec des larmes selon Dieu, chaque jour aux divins mystères, ou de contempler la lumière divine en eux présente. Et même, jamais nous n'aurons le cœur pur, le saint Esprit n'habitera pas de façon consciente en nous, nous ne serons pas jugés dignes, comme les saints, de voir Dieu, pas plus dans l'existence d'ici-bas que – à mon avis – une fois partis là-haut aveugles; mais, comme dit Grégoire le Théologien, de combien s'en faut-il «chacun selon la mauvaise vue que nous gardons d'ici-bas», que nous le voyions ? de toute (la mesure de) sa lumière dont nous nous sommes volontairement privés dans la vic présente.

Mais puissions-nous tous, en voie de purification ou déjà purifiés, être jugés dignes de la voir. Car, pour ceux qui au départ de la vie, ne se trouvent dans aucun de ces deux cas, incertain est le terme de la sentence qui les concerne. Mais ce qui est incertain et sans sécurité est sans espoir et sans assurance car qui n'a pas le cœur assuré par la grâce, rien d'autre, je pense, ne lui procurera jamais la certitude sans faille d'un espoir inconfusable; et qui en est privé, par quelle autre voie sera-t-il ravi en l'air à la rencontre du Seigneur avec les saints ? Et avec quoi notre lampe sera-t-elle alors rallumée, une fois éteinte ici-bas ? Où (trouver), d'où (tirer) l'huile et quel feu, dis-moi, doit l'allumer ? où (nous adresser), comment faire, pour être alors prêt, brillants et brillantes nos lampes, à partir à la rencontre de l'époux, puisqu'en nous relevant, comme arrachés au sommeil, sur-le-champ, vous le savez, nous devons courir à sa rencontre. Si donc, habitants et citoyens des tombeaux, quand la clameur de la trompette nous réveillera, si au départ d'ici-bas nous n'avons gardé nos âmes comme des lampes tout allumées, mais qu'elles se révèlent ou bien sans aucune lumière ou à peine brillantes et, selon la parole évangélique, tout près de s'éteindre, –où donc, alors, trouverons-nous de quoi allumer des lampes tout à fait éteintes ou rajouter une goutte à celles qui s'éteignent faute d'huile ? Rien en vérité, nous ne trouverons rien. Dans ces conditions mettons dès maintenant notre zèle à allumer ces lampes par le repentir en même temps que par les larmes, avec éclat, pour qu'à la résurrection nous allions de façon brillante, brillants, à la rencontre de l'époux, et entrons avec lui dans le royaume des cieux, en jouissance des biens éternels : puissions-nous tous les obtenir, par ce même Christ notre Dieu, à qui revient toute gloire, honneur et adoration dans siècles des siècles. Amen.